



BLANCHE-NEIGE, HISTOIRE D'UN PRINCE
revue de presse

Rask!ne & Compagnie

<https://www.franceculture.fr/theatre/a-avignon-blanche-neige-est-en-grosse-deprime>

À Avignon, Blanche Neige est en grosse déprime

Les spectacles « Jeune public » se portent toujours bien au Festival.

S'il est une chose qu'Olivier Py a particulièrement réussi depuis qu'il dirige le Festival d'Avignon, c'est la programmation à destination du jeune public. Je vous parlerai d'ailleurs dans les prochains jours du spectacle qu'il signe lui-même, "L'amour vainqueur". Olivier Py a choisi de concentrer les spectacles « jeune public » dans un très beau lieu du Festival : la Chapelle des Pénitents Blancs. Ce faisant, il a assuré une visibilité à cette programmation, qui était auparavant disséminée dans différents lieux.

Une mise en scène d'une grande efficacité comique

C'est là qu'on a donc pu découvrir "Blanche-Neige. Histoire d'un prince", un texte de Marie Dilasser mis en scène par Michel Raskine, et c'est un régal ! A une époque où la question du genre est enfin considérée, le premier geste fort de ce spectacle est de faire interpréter le Prince par une femme, et Blanche Neige par un homme, tout comme Souillon aux cheveux jaunes, troisième personnage de ce jeu de massacre, Souillon qui est aussi le technicien du spectacle. Jeu de massacre, car le spectacle commence bien longtemps après la fin du conte, bien longtemps après le mariage du Prince et de Blanche-Neige, bien longtemps après la fin de l'amour. Si le texte est très bien écrit, avec beaucoup d'humour, il est aussi formidablement porté par un trio de comédiens tout à fait atypique. Entendre ainsi parler de féminisme, d'écologie, de pouvoir, et de la difficulté de la vie de couple, devant un parterre d'enfants extrêmement attentifs, c'est un plaisir qu'il ne faudrait pas boudier. Dans une économie de moyens, avec une structure modulable qui permet les changements de décor, la mise en scène de Michel Raskine a une grande efficacité comique, mais n'occulte pas les moments les plus grinçants, jusqu'à un final très émouvant.

Arnaud Laporte

FRANCE BLEU VAUCLUSE
L'ÉTÉ DES FESTIVALS: ÉPISODE 7
MICHEL FLANDRIN
9 juillet 2019

<https://www.francebleu.fr/emissions/l-ete-des-festivals/vaucluse/l-ete-des-festivals-4>

RFI
VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES
JEAN FRANÇOIS CADET
11 juillet 2019

<http://m.rfi.fr/emission/20190711-michel-raskine-thiphaine-gentilleau-avignon>

Michel Raskine présente dans le cadre de la programmation jeune public de ce 73ème festival un spectacle baroque, déjanté, surprenant, qui ripoline avec un irrespect jubilatoire les archétypes véhiculés par les contes, qu'ils soient de Grimm ou de Walt Disney. Blanche-Neige, histoire d'un prince, est à applaudir jusqu'au 12 juillet 2019 à la Chapelle des Pénitents Blancs.

Un prince pas vraiment charmant

C'est drôle, truculent, irrévérencieux, surprenant et ingénieux ! Le texte que signe Marie Dilasser, pour le metteur en scène Michel Raskine, est résolument contemporain, plein d'humour et de d'autodérision. Adieu la jeune et jolie princesse et son chevalier servant ! Bienvenue dans le royaume en crise de deux seniors : un vieux croûton perclus de rhumatismes, plus bon à rien, et sa « grande perche » féministe, qui s'est amourachée d'un certain Monsieur Seguin, et regrette d'avoir éconduit Peau d'Âne. Dans ce monde chaotique, tous les codes sont chamboulés : Blanche-Neige, toute vêtue de noir, jusqu'à ses gants en caoutchouc, est jouée par le monumental Tibor Ockenfels. Le prince, gringalet macho, tout grisonnant, est incarné par la formidable Marief Guittier, à la voix éraillée.

Les plus jeunes ne comprendront certainement pas tout, mais les grands au moins ne s'ennuieront pas !

Michel Raskine fait un sort au conte de Grimm revisité par Marie Dilasser. Blanche-Neige a trop grandi, le prince a trop vieilli, les nains sont désormais 101... Et le monde se meurt. Drôle et triste, trash et poétique, ce spectacle pour grands enfants est une des sensations du 73e festival d'Avignon.

Blanche-Neige n'est plus ce qu'elle était depuis que son prince est venu. Elle a grandi, grandi, jusqu'à devenir une grande gigue neurasthénique ; l'amour de sa vie est désormais un vieillard sardonique ; les sept nains se sont multipliés et sont devenus 101...

Pire encore, à force de banquets, de noces et de chasses compulsives, le royaume est dévasté, métamorphosé en pays des « forêts sans arbres » et des « montagnes aplaties ». Au château, où l'ex-belle est enfermée, la Souillon aux nattes jaunes joue les bonnes à tout faire et sert à manger les charognes ramassées par les nains sur l'autoroute. Blanche-Neige, qui a un temps flirté avec Monsieur Seguin, se demande si elle n'aurait pas dû refaire sa vie avec Peau d'âne...

A Avignon, dans l'atmosphère recueillie de la Chapelle des Pénitents Blancs, spectateurs petits et grands découvrent avec stupeur et amusement cette version iconoclaste du conte de Grimm, rebaptisée « Blanche-Neige, histoire d'un prince ». Les deux trolls responsables de ce réjouissant outrage littéraire et théâtral sont l'auteure Marie Dilasser et le metteur en scène Michel Raskine. Un duo explosif : le texte acrobatique subit un traitement de choc scénique qui laisse pantois une heure durant.

Princière Marief Guittier

Du jeu, du beau jeu nerveux, porté par un trio de choc aux genres inversés (Le Prince est incarné par Marief Guittier, Blanche-Neige par Tibor Ockenfels et la Souillon par Alexandre Bazan) ; un décor de tréteaux trash plein de chausse-trappes et de trouvailles poétiques (une très belle lune !) ; un recours judicieux au théâtre d'objets (l'apparition des nains est un à couper le souffle)... L'enchantement est total, même si le merveilleux est teinté d'acide et d'humeur noire.

Comme toujours dans les spectacles de Michel Raskine, on goûte ce supplément d'âme, cette fantaisie, cette majesté qu'apporte son actrice fétiche, Marief Guittier, tout à la fois prince de conte, Hamlet halluciné, Richard III revenu de tout agonisant sous une neige factice. Car le conte « arrangé » par Marie Dilasser distille un propos grave et subversif. Derrière les sourires qui tournent à la grimace, il évoque les désillusions, voire la fin du monde : l'amour, le couple qui s'étiolent, les jeux de pouvoir dérisoires, une planète qui s'autodétruit à force de surconsommation et de guerres...

En cela, « Blanche-Neige, Histoire d'un prince » résonne beaucoup avec l'opérette d'Olivier Py, « L'Amour Vainqueur », tiré d'un autre conte des frères Grimm. Elle suscite le même emballement à Avignon. Raskine et Py, il était une fois... même combat.

Avignon : de caustiques et toniques spectacles pour enfants (et leurs parents)

Olivier Py et Michel Raskine adaptent, en les dépoussiérant, les Frères Grimm dans deux spectacles qui raviront les enfants... mais aussi leurs parents.

Les spectacles pour enfants ont donc fait leur révolution. Ils sont désormais sources d'inventivité insolente et moqueuse pour les metteurs en scène et auteurs qui s'y collent. Ils détournent les vieux contes d'antan avec humour et cruauté. Ils osent des formes nouvelles pariant sur la curiosité sans préjugés ni clichés – encore ! – de jeunes spectateurs avides d'histoires dès 8 ans.

A partir des années 1990, écrivant et mettant en scène *Gaspacho*, un chien mort puis *La Jeune fille, le diable et le moulin* et plus tard *La Vraie fiancée* toujours d'après les Frères Grimm, Olivier Py n'a cessé d'occuper ce terrain de jeu où il s'autorise avec facétie bien des audaces, des détournements et des clins d'œil. Même au répertoire passé ! Ainsi vient-il de proposer au festival une opérette de sa façon *L'Amour vainqueur* – il en a même composé la virevoltante musique ! – et encore une fois adapté des frères Grimm.

Sur fond de guerre et dans un monde en ruines, on y voit une jeune amoureuse combative et volontaire défier son père pour retrouver le prince qu'elle aime et continuera d'aimer malgré ses blessures, son visage défiguré par la bataille. Ici, un jardinier philosophe, un général pianiste entourent les deux jeunes héros débordant de tendresse, de générosité et de tolérance. Dans la rutilante scénographie en trompe l'œil de Pierre-André Weitz, où parviennent à se mêler tout ensemble Broadway et l'esprit de cabaret berlinois, Olivier Py ne fait jamais dans l'eau de rose. Mais il pose un regard résolument joyeux et tonique sur ces maltraités de l'Histoire et ces princes qui se posent (heureusement) d'insondables questions. On sort ragaillard de cette création, où les grands prendront décidément autant de plaisir que les petits. Va-t-on devoir désormais aller voir des spectacles pour enfants pour s'amuser ?

C'était le cas encore, avec *Blanche-Neige*, histoire d'un prince, toujours adapté des germaniques frères Grimm du XIXe siècle (par Marie Dilasser) dans la mise en scène de Michel Raskine. Sauf qu'ici le rire est noir et désenchanté. Des années après leurs épousailles, on retrouve un vieux prince aigri et amaigri (Marie Guittier) que sa volonté de plaire à Blanche-Neige a définitivement ruiné, comme la région tout autour d'ailleurs. Les festins ont anéanti le gibier des forêts et les poissons des rivières. Mais les 7 nains au moins ont pullulé : ils sont désormais 101, comme les Dalmatiens... Quant à la paresseuse Blanche-Neige, dormir l'a fait considérablement grandir : elle est devenue une sorte d'odieuse grande gigogne de 2 m, capricieuse et infantile (Tibor Ockenfels), qui ne supporte évidemment plus guère son vieux prince geignard et jaloux ; aurait même plutôt rêvé d'une aventure avec son amie Peau d'Ane...

Ici les contes se mêlent avec fantaisie, et l'univers de Walt Disney se conjugue à celui de l'expressionnisme allemand. Faire jouer le couple mythique et vieillissant en travesti ajoute encore dérision et piquant à l'histoire. « Jeunes enfants, ne croyez donc plus trop aux contes d'autrefois, aux histoires d'amour prétendument légendaires comme aux rôles traditionnels

qu'on y attribue aux garçons et aux filles. D'ailleurs il y a du masculin et du féminin en chacun de vous ! », susurre Michel Raskine. Et la scénographie imaginée par Stéphanie Mathieu – qu'on imagine habilement transportable partout – multiplie encore l'étonnement, effrayante et poétique à la fois avec ces apparitions de la lune qui évoquent étrangement ce vieux poète de Paul Claudel ; quand les maquillages des acteurs nous conduiraient plutôt du côté des clowns...

Au milieu d'installations d'objets et de nains marionnettes superbement concoctées par Claire Dancoisne, et tandis qu'une jubilatoire « Souillon » (Alexandre Bazan) tente de mettre de l'ordre, on rêve à ce que l'imaginaire du jeune public aura pu tirer de ce caustique et narquois débordement d'inventions. Beaucoup d'intelligence et d'esprit pour leurs parents en tout cas...

Blanche Neige au Festival d'Avignon 2019 : un bijou d'insolence et d'humour

À l'affiche du Théâtre de la Croix-Rousse, fin janvier, « Blanche-Neige, histoire d'un Prince » dynamite les contes de fées. Un spectacle décapant que nous avons pu découvrir au Festival d'Avignon.

Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Le cliché cadre mal avec la vision que nous en donne Marie Dilasser dans cette version iconoclaste de Blanche-Neige. Dans un royaume de rivières asséchées, de montagnes aplaties et de faune disparue, le prince s'est ratatiné en vieillissant, tandis que sa princesse a grandi démesurément.

Jaloux, son royal époux l'enferme à clé, de peur qu'elle n'aille flirter avec Monsieur Seguin, voire Peau d'Âne. À la fin de l'histoire, elle finira par croquer la pomme qui condamnera son prince au trépas. De quoi faire retourner dans leur tombe les frères Grimm et même Walt Disney.

À ne pas mettre entre toutes les oreilles

considérés comme une vitrine idyllique pour petites filles en quête de prince, les contes de Grimm, justement, évoquent la mort, le désir et même la politique.

Ils sont aussi un moyen de parler aux enfants de ce qu'on leur cache habituellement. Marie Dilasser s'inscrit dans cette veine, avec une écriture sèche, pleine de formules ubuesques, de jeux de langage et de mots à ne pas mettre entre toutes les oreilles.

Divinement décalé

Présenté comme un spectacle jeune public, « Blanche-Neige, histoire d'un prince » est un petit bijou d'insolence et d'humour où les héros tombent de leur piédestal. Celui qu'imagine Michel Raskine, l'ancien directeur du Théâtre du Point du Jour (Lyon) vaut son pesant de cacahuètes. Dans un décor de castelet de fortune, avec des moyens volontairement artisanaux, le metteur en scène anime ses personnages comme des marionnettes. La lune métallique, qu'invoque Blanche-Neige, a tout de l'hommage à Méliès, génial inventeur des premiers trucages au cinéma.

L'épatant duo Guitier/Ockenfels

Pour renforcer le caractère ironique et décalé du texte, Michel Raskine a confié le rôle du prince à l'épatante Marief Guitier et celui de Blanche-Neige au longiligne Tibor Ockenfels. Un couple improbable comme ceux qui, finalement, peuplent les contes de fées.

Si vous êtes impatient de découvrir ce spectacle familial, d'une durée de une heure, il reste encore quelques jours à l'affiche d'Avignon à prix très doux. Autrement, vous pourrez le découvrir, du 21 au 25 janvier, au Théâtre de la Croix-Rousse.

Un conte pour enfants ?

Le travail, commun a-t-on envie de souligner, de Marie Dilasser et de Michel Raskine, *Blanche-neige*, histoire d'un prince est programmé à point nommé à la Chapelle des Pénitents blancs puisque l'on se pose la question de savoir s'il est bien opportun de dédier un lieu spécialisé destiné au jeune public. Il est vrai que si ce fameux jeune public (avec l'aide des parents) peut ainsi se repérer dans la très fournie et relativement éclectique programmation du Festival, en revanche les spectateurs qui estiment n'avoir pas, ou plus, grand-chose à voir avec elle passeront très vite leur chemin devant ce type de propositions. Si, pour cette raison, ils ratent *Blanche-neige*, histoire d'un prince, ils auront eu tort ! Le spectacle de Michel Raskine s'adresse bel et bien aussi (soyons mesurés et n'allons pas jusqu'à dire « essentiellement ») à eux ! En tout cas, la connaissance du vrai conte, celui pour le moins étonnant dans sa violence, de Grimm, et même éventuellement du film de Walt Disney, ne fera qu'accroître son plaisir. Comme le disait le petit père Brecht, la « connaissance accroît le plaisir », et sans doute n'est-il pas superflu de rappeler en cette ère de grande pensée sérieuse, que la notion de plaisir est à la base de toute activité artistique et théâtrale. Bref, Marie Dilasser et Michel Raskine ont dû bien s'amuser... le plus sérieusement du monde ! Pour notre plus grand plaisir. Commande du metteur en scène à l'autrice, avec quelques points précis à respecter, les deux complices ont travaillé dans un constant va-et-vient avec au tout départ cette volonté de renverser les données du conte. Celui que l'on ne voit pratiquement jamais, laissé dans une ombre bien pratique, le Prince, est tout à coup mis en pleine lumière. Le titre du spectacle est à cet égard, explicite, il est bien question de l'« histoire d'un prince », lequel, données toujours renversées, est interprété par une femme, Marie Guittier, la complice de toujours de Michel Raskine qui n'en est plus à une transformation près (voir son fameux personnage de Max Gericke de Lothar Trolle). En vieillard décati il, ou elle, forme avec *Blanche-Neige*, qui ne cesse de grandir et est (dés)incarné par un homme (Tibor Ockenfels), un couple pour le moins improbable. Le tout sous le regard de la Souillon « aux cheveux jaunes », interprété par le technicien, Alexandre Bazan. À eux trois, masque blafard, yeux cernés de rouge, ils font penser aux personnages du *Mariage de Gombrowicz*, jadis monté par Jorge Lavelli. De mariage d'ailleurs il est bien question, puisque dans le conte réécrit, réévalué par Marie Dilasser – une des révélations de ce festival que l'on retrouve dans le off – le prince et *Blanche-Neige* sont passés de l'autre côté du miroir : ils sont mariés, et bien sûr, entre eux tout va de mal en pis. La comédie est tout à la fois lugubre, drôle (ce qui n'est pas antinomique) et percutante ; elle a le bonheur de se dérouler dans l'univers particulier initié par Stéphanie Mathieu et dans lequel viennent s'intégrer de manière particulière les objets de Claire Dancoisne. Soudainement cette bouffonnerie avec son trio majeur de « belle » tenue, vient nous jeter au visage l'image inversée et ricanante, de notre monde. Drôle de rictus.

FESTIVAL D'AVIGNON : « BLANCHE NEIGE, HISTOIRE D'UN PRINCE », LA BELLE OUVRAGE DE MICHEL RASKINE

Voilà bien une fois de plus que ces formats courts proposés dans le cadre du Festival d'Avignon créent le buzz tant les metteurs en scène, peut-être moins écrasés que dans une Cour d'Honneur au plateau démesuré, débrider leur imagination et prendre tous les risques. Et c'est bien le cas ici où le metteur en scène Michel Raskine propose une revisite déjantée du célèbre conte des frères Grimm « Blanche Neige ».

Exit le pitch du conte ! Pour le coup, l'action se situe au-delà de la fameuse phrase. « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ... », une phrase que chaque enfant entend à la fin de nombreux contes, mais est-ce vraiment ce qu'il se passe ? Ont-ils été heureux des siècles et des siècles avec une princesse dévouée à tenir son intérieur et à faire des enfants à un prince ne faisant pas grand-chose si ce n'est aller à la chasse ? Tel est le point de départ de ce bonbon acidulé. Le prince est vieux et la belle Blanche Neige n'est plus amoureuse de lui, pire... elle est folle de Monsieur Seguin. Dans les forêts les 101 nains sont las de ce qu'est devenue la forêt et finiront par vouloir faire la peau à Blanche Neige et son Prince.

Inutile d'aller plus loin pour comprendre que l'auteure et le metteur en scène ont complètement fait exploser le texte des Grimm. Fini la belle écervelée et le royaume idyllique, ici les grands ont détruit la terre par d'incessantes fêtes et Banche Neige en a plus qu'assez d'être prise pour une gourde et une bonniche. Elle espère juste s'émanciper ! Pour mieux brouiller les cartes le rôle de Blanche Neige est tenu par le comédien Tibor Ockenfels et le rôle du prince par la comédienne « Marief Guittier », tous deux excellents dans cette composition de deux déglingués de la vie de château. Aux commandes d'une scénographie proche d'un théâtre de tréteaux, « La souillon », interprétée par Alexandre Bazan, tire les cordes à vu, passe avec drôlerie d'un tableau à l'autre ou donne vie à « Lèche Botte », l'un des 101 nains, le chouchou du prince, sous la forme d'une marionnette d'acier assez proche d'un robot.

Toujours à la limite d'une imagerie loufoque quasi glauque, aux accents faits d'un mélange de Tim Burton, de Tex Avery ou des dessins du magazine Mad, la mise en scène entraîne le public, jeune et moins jeune, dans cette revisite décapante et jouissive aux multiples degrés de lecture.

Le metteur en scène Michel Raskine offre ici un très beau moment de théâtre en construction qui réinvente les contes pour ces enfants du XXIème siècle qui prennent de plus en plus conscience que les nouveaux enjeux pour la planète et pour nos sociétés ne sont plus ceux de ces contes d'antan et que le féminisme, mais surtout l'égalité et l'écologie, doivent maintenant faire partie de l'éducation au travers de ces textes formateurs. Reste à convaincre davantage les parents, souvent frileux pour faire découvrir ces nouvelles relectures à leur progéniture et pour faire confiance à leur intelligence et leur imagination.

Assurément une des révélations de Festival d'Avignon pour laquelle on en vient presque à se dire qu'un format un peu plus long n'aurait pas été superflu.

Il était une fois... Pourquoi, on s'arrête toujours à une fois ? Mais à la fin des contes, quand la Princesse et le Prince sont heureux, ils peuvent vivre très longtemps. Alors, les choses se répètent: Blanche-Neige grandit, grandit, le Prince vieillit, vieillit, les cent un nains de la forêt travaillent, travaillent au royaume de la forêt sans arbres et aux montagnes aplaties. Souillon aux cheveux jaunes, la servante (le régisseur) tire les ficelles et joue à l'occasion les messagers. Plus un écureuil à se mettre sous la dent, les ventres sont creux, la terre est épuisée, la lune ne répond pas et le soleil s'en fiche. Le Prince est jaloux de Monsieur Seguin, comme si c'était le moment. Et pourtant le bonheur : « Le bonheur nous a collé aux poulaines, aux ballerines, aux basques, mais il ne colle plus à mes bottes, ce fabuleux bonheur, cette onctueuse insouciance. »

Bien mélancolique, tout ça, réellement mélancolique. Et pourtant, «Si Peau d'Âne m'était conté , j'y prendrais un plaisir extrême» et ce n'est pas non plus de la tarte, malgré le gâteau de Catherine Deneuve et Jacques Demy. Ce/cette Blanche-Neige histoire d'un Prince est un bijou d'écriture qui ravit les enfants, comme les vieux enfants. On appelle ça une « commande », c'est plutôt une symbiose entre Marie Dilasser et Michel Raskine, une complicité évidente, un même regard. Eux, ils disent « ping-pong ». Aucune complaisance, pas d'eau de rose, la planète est foutue: on a trop « chasse-cueilli », bande de prédateurs que nous sommes...

Mais il nous reste le mieux du mieux, le fin du fin, le langage et l'humour de toutes les couleurs. Rien que les noms des cent un nains de la forêt sans arbres. Tiens, on vous donne les sept premiers : Poulmouyé, Oualdisné, Malfoutu, Tetaklak, Dakodak, Pétincou, Beufoju ; cherchez les quatre-vingt quatorze autres! Et le pire, donc le mieux : les enfants entendent avec jubilation ces orthographe fantaisistes.

Il nous reste aussi le théâtre: ne pas manquer les délicieux et impressionnants bricolages dus à Stéphanie Mathieu (scénographie), Olivier Sion (objets mécaniques) et Claire Dancoisne (collaboration artistique), la reine des corps transformés, transcendés en œuvres plastiques (voir sa Green Box, d'après L'Homme qui rit de Victor Hugo, à Présence Pasteur). Ne pas manquer mais cela va de soi, Marie Guittier, l'actrice par excellence, qui a tout joué –surtout avec Michel Raskine, son frère de scène, même s'il a joué son fils – et qui peut tout jouer. Ici, elle est le Prince vieillissant qui fume en cachette et revient bredouille de la forêt sans arbres, empêtré dans son inconscience de riche et le bonheur tourmenté de vivre avec sa Blanche-Neige si grande...

On ne peut qu'enchaîner les adjectifs : glaçante, bouleversante, irrésistible, précise, tendre, unique. Et bien accompagnée par le gigantesque Tibor Ockenfels, qui se permet en plus d'être un grand acteur (Blanche-Neige), et par le précieux Alexandre Bazan (Souillon aux cheveux jaunes), qui vaque au bon moment et au bon endroit pour manipuler ses apparitions mécaniques, d'autant plus magiques qu'on en voit les ficelles.

On aura compris que ce/cette Blanche-Neige, histoire d'un Prince est un spectacle sans concession ni indulgence : on ne va pas faire de cadeau à ce Prince qui a exploité à mort la forêt, la terre et les cent un nains. Et cette rigueur fait le plaisir extrême de ce spectacle : on ne se moque pas de nous, enfants de tous âges (les petits sont ravis), on ne fait pas semblant. Nous savons très bien ce qui ne va pas, dans le monde ; nous savons que les contes terrifiants sont là pour nous aider à affronter les vraies terreurs. Et l'on nous donne ici ce que l'on peut trouver de plus précieux : du théâtre sensible, intelligent, drôle et mélancolique. Zut, re-voilà la kyrielle d'adjectifs. Donc, ne gardons un seul mot : un régal. Et on a envie de dire : encore !

Il était une fois, après la noce...

Le conte est un genre qui porte en soi les germes d'une dramaturgie évidente. Aussi, on a vu avec l'expansion des répertoires pour la jeunesse, de nombreux écrivains de théâtre utiliser ses ressorts merveilleux pour leur propre création quand ils n'ont pas travaillé à l'adaptation des plus connus. De Jean-Claude Grumberg à Joël Pommerat, de Catherine Anne à Olivier Py qui s'est penché sur le répertoire des frères Grimm avec beaucoup de finesse, les dramaturges ont formidablement enrichi les écritures théâtrales à destination des jeunes publics notamment en prenant appui sur les contes. C'est d'ailleurs au célèbre Blanche-Neige que Marie Dilasser propose une suite pour le moins inattendue. Commandé par Michel Raskine qui met en scène ici son premier spectacle « pour enfants » – mais pas seulement, cette histoire d'un prince vient d'être créée au Festival d'Avignon. Dans la continuité des différents portraits proposés dans plusieurs de ses précédentes créations, toujours en compagnie de Marief Guittier, le metteur en scène « réinterroge la cruauté des contes de Grimm ». Wanderer se trouvait le samedi 6 juillet à la Chapelle des Pénitents Blancs pour assister à la représentation.

Alors qu'on pénètre dans la Chapelle, l'attention est immédiatement attirée par le dispositif enveloppé de mystère qui emplit l'espace scénique. Un grand rideau noir barre en effet la vue sur le plateau, entre les ogives de la chapelle. Contre l'un des piliers bordant le plateau à jardin, on remarque pourtant un fauteuil de cinéma, derrière lequel on devine des guindes arrimant sans doute quelque portant de décor dissimulé à nos yeux pour l'instant. Un son retentit. Noir. Celui dont « personne ne sait rien finalement » et qui sera au cœur de l'histoire cette fois, entre. Le Prince. Et quel Prince ! Sous les traits de la comédienne Marief Guittier dans un costume argenté, visage blanc, les yeux cernés de rouge comme une allusion possible à May B ou à un cinéma expressionniste colorisé – ce sera d'ailleurs le visage de chacun des personnages – il avance, fusil en main et vise le public, avant de débiter son prologue. La didascalie initiale présente une situation proche d'une fin des temps – comme une allusion aux alarmes qui retentissent à travers notre propre monde aujourd'hui. Il n'y a plus rien à chasser, « plus rien à excaver ni à couper », les Nains n'ont plus de travail, les temps s'assombrissent – il n'y a « plus de bals ni de banquets » – et parce qu'on ne fabrique plus d'armes « le Prince perdit alors bataille sur bataille » et se retrouve désormais dans « un petit royaume sans joie et sans gibier, veiné de rivière desséchées ». Triste tableau dont on se demande s'il renvoie à un passé lointain ou plutôt à un futur proche.

Dans son prologue, le Prince fait un constat amer. « La fin de mon histoire commence mal ». Car nous sommes bien dans un après. Celui qui suit la fin de l'histoire de Blanche-Neige. Après le baiser salvateur. Après les noces marquant la fin heureuse de l'histoire. Devant une catastrophe, au moins écologique. À l'approche d'une forme d'apocalypse – les soubassements du conte restent toujours graves. Et le Prince ? « Pourquoi pas une petite femme » ; Blanche-Neige ? « Pourquoi pas un grand homme ». L'auteure confirme que les deux personnages « seront donc dégénérés ». Ainsi, Marief Guittier incarne à la perfection un Prince vieillissant, accablé, au crépuscule de son existence, à la voix formidablement rocailleuse, comme une réminiscence des terreurs sonores de l'enfance. Un ogre frêle et vacillant qui aurait gardé sa capacité à effrayer. Bien loin de la figure idyllique du Prince ! Face à lui, lorsque le rideau noir tombe, apparaît sa Blanche-Neige – épatant Tibor Ockenfels tout en longueur et en androgynie – il finira torse nu, masculin/féminin confondu – portant serre-tête rouge et perruque au carré, noire comme de l'ébène. L'épouse du Prince dort dans un lit vertical face au public à qui le théâtre se rappelle toujours à travers ses artifices à découvert. Une lettre sentant « la giroflée » va la

confondre : on apprend qu'elle a eu des sentiments pour... Monsieur Seguin ! C'est l'occasion pour le couple de se déchirer et de s'adresser vertement des reproches. « Vous ne m'avez pas rendu la vie facile » avoue Blanche-Neige au Prince. Au constat de ce dernier sur sa croissance excessive, elle répond : « Peut-être que ce n'est pas moi qui grandit mais tout le reste qui rétrécit ». La fin d'une histoire, nous disait-on. Pas d'issue favorable en vue, les contes sont souvent cruels.

À ce couple en plein « carambolage » vient s'ajouter Souillon jouée par Alexandre Bazan dont la présence est tout à fait originale. Souillon est aussi un personnage androgyne mais plus à part – « une jeune femme ou un jeune homme, ou autre ». Portant des « cheveux jaunes » qui le caractérise comme un personnage archétypal de conte, Souillon est une évocation lointaine de Cendrillon, délocalisée dans le château de Blanche-Neige et du Prince, sans perspective ni espoir, juste bonne à prendre les coups de « tapette » – une poêle à frire – assénés par le Maître des lieux. Grâce à Souillon, le comique surgit. Son incongruité essentielle – le personnage est aussi technicien du spectacle – son identité burlesque, son à-propos par exemple quand il justifie la présence de Monsieur Seguin dans l'histoire en répétant « C'est la mondialisation », en font un pivot original entre les deux membres du couple qui se déchire, apportant une légèreté indispensable dans « une pièce poétique où on comprendra tout » comme l'affirme Marie Dilasser.

Car c'est incontestablement une pièce. Et pour les enfants clairvoyants de tous âges. Le décor s'apparente à un immense castelet recelant de multiples dispositifs pour qu'advienne le merveilleux. Pour qu'advienne la magie du théâtre suivant la volonté conjointe du metteur en scène et de l'auteure ayant imaginé une authentique pièce à machines. Outre l'évocation discrète du Soulier de satin, la figuration de la Lune en surplomb et à laquelle Blanche-Neige s'adresse, semble être un hommage aux effets déjà spéciaux produits par Méliès aux origines du cinéma, tenant à distance tout réalisme. Elle apparaît sous la forme d'un « grand cercle argenté remuant les yeux et la bouche » actionnés à vue par Souillon-Alexandre Bazan. Les orifices sont obturés par de simples trappes métalliques qui se soulèvent et retombent si bruyamment qu'on ne peut y voir qu'une forme d'insistance : il n'y a pas de Lune qui parle – la voix adoucie de Marie Guittier ne se dissimulant plus au bout d'un moment, est parfaitement reconnaissable. Tout est trucage, tout est théâtre, tout est faux mais donne envie d'y croire. Comme dans de nombreuses histoires au fond. La chute des – fausses – pommes rappelant le conte de Grimm, le déchaînement de la – fausse – tempête vont également dans ce sens. On saluera enfin une idée des plus ingénieuses concernant les 101 nains aux noms tous plus drôles et farfelus les uns que les autres – « clin d'œil aux 101 Dalmatiens » évidemment – surgissant du sol même du décor, après que Souillon en a retiré les planches qui le constituent. Ces multiples nains se dressent sous l'apparence de marionnettes métalliques articulées et manipulées à distance par des câbles sur lesquels elles sont fixées. Un enchantement pour les yeux !

Vient alors le moment où Souillon prend sa trompette qui « résonne dans tout le royaume » et joue les notes d'Un jour, mon Prince viendra. Comme une lamentation finale. Souillon enlève sa perruque, reste Alexandre qui enfle son blouson, prend son sac et part vers les coulisses, faisant heurter sèchement son bâton au sol. Face au public, Le Prince va s'effondrer à l'image de son royaume. Il s'adresse au Miroir qui s'était tu jusque là – ah ! le quatrième mur... – et qui lui répond contre toute attente : même s'il est « la plus belle », Souillon aux cheveux jaunes reste « mille fois plus belle que » lui. Eh bah dis donc... Que dire de plus ?

Michel Raskine signe ici une mise en scène qui célèbre non seulement la représentation théâtrale mais aussi la tendre rudesse du conte, sa fantaisie essentielle, sa puissance évocatrice et signifiante pour un public le plus large possible, c'est-à-dire pour tous. Avec un dispositif scénique aussi astucieux qu'esthétique, prenant appui sur le texte très finement poétique de Marie Dilasser porté par des comédiens particulièrement engagés, il réussit cette « variation », cette étude sur les « archétypes » qui s'inscrit dans la tradition du théâtre occidental. Et, comme dans les contes merveilleux de l'enfance, on formule le souhait qu'il poursuive encore sur cette voie.

Théâtre : Michel Raskine met trois baffes à Blanche-Neige

L'ex-patron du théâtre du Point-du-Jour présente ce mois-ci à la Croix-Rousse Blanche-Neige, histoire d'un prince, un spectacle créé au dernier festival d'Avignon et unanimement salué.

Le metteur en scène Michel Raskine aura soixante-neuf ans en 2020, mais la retraite ne semble pas s'inscrire dans son programme. Tant mieux ! Ses plus récents spectacles, conçus après qu'il a quitté la direction du théâtre du Point-du-Jour, en 2012, après dix-sept ans de bons et théâtraux services – ainsi que des créations mémorables –, témoignent d'une qualité de travail et d'une intelligence créatrice intactes. Citons, entre autres, l'épatante version du Triomphe de l'amour de Marivaux créée au TNP en 2013, Au cœur des ténèbres d'après Joseph Conrad présenté en 2015 dans la petite salle de l'Élysée ou encore la lecture provocante du Quartett d'Heiner Müller accueillie par les Célestins en 2016. Autant de spectacles marqués par sa patte inimitable. Celle qui fait de Michel Raskine l'un des plus passionnants metteurs en scène de sa génération. Surtout si l'on y ajoute les créations de l'époque Point-du-Jour (Max Gericke ou Pareille au même de Manfred Karge, L'Amante anglaise de Duras, Les 81 Minutes de mademoiselle A. de Lothar Trolle, La Danse de mort de Strindberg, Les Relations de Claire de Dea Loher...) Et le molière du théâtre public obtenu en 2008 pour sa mise en scène de Juste la fin du monde de Jean-Luc Lagarce, à la Comédie-Française.

La patte Raskine

Mais comment définir cette patte inimitable, ce style théâtral singulier ? Chose d'autant plus ardue qu'elle procède d'un mélange, toujours équilibré, de plusieurs ingrédients : des distributions sélectionnées et dirigées au cordeau, des scénographies aux multiples trouvailles et surprises, un esprit toujours curieux, apte à s'approprier les dernières tendances de l'art dramatique (ou chorégraphique) contemporain... Mais surtout, et s'il y a un secret il est là, Michel Raskine trouve toujours le bon texte à monter, celui qui lui correspond tout en relayant les questions essentielles de notre époque. Ces éléments, vous les retrouverez dans Blanche-Neige, histoire d'un prince.

Et après le baiser, il se passe quoi ?

La pièce est issue d'une commande à une jeune autrice, Marie Dilasser, dont Michel Raskine a su repérer l'immense talent. En 2007, il a monté sa pièce au titre imprononçable (Me zo gwin ha te zo dour ou Quoi être maintenant ?) à la Comédie de Valence. Blanche-Neige, histoire d'un prince n'est pas une variation sur le conte des frères Grimm, dont ni le metteur en scène ni l'autrice ne dénie le génie, mais une fiction à part entière. Marie Dilasser s'est amusée à imaginer la suite de l'histoire de Blanche-Neige après le doux baiser du Prince charmant qui la ramène à la vie. Michel Raskine le dit plus crûment : "On met trois baffes à Blanche-Neige." L'œuvre se penche davantage sur le personnage du prince (incarné par l'excellente Marief Guittier), sur la vie du couple princier au quotidien et même sur les questions environnementales si prégnantes aujourd'hui. Du Raskine pur jus...

Blanche-Neige, #SheToo

Garder la noirceur initiale du conte, y injecter les tragédies modernes, déconstruire le genre... Une pièce à thèse ? Non ! Avec Blanche-Neige, son premier spectacle jeune public, Michel Raskine excelle à réunir tout les éléments foutraques dans ce qui fut un des temps forts d'Avignon l'été dernier.

« Spectacle pour adulte à partir de 8 ans » préférerait-il dire cet été dans la Cité des Papes. Ainsi Michel Raskine se détachait de l'étiquette "jeune public" dans laquelle il était programmé. C'est une manière détournée d'affirmer que se trouvent dans cette création des nœuds sociétaux qui embrassent les considérations de chacun. Ainsi Blanche-Neige est-elle interprétée par un homme grimé (Tibor Ockenfels) et le Prince — d'habitude escamoté — par Marief Guittier

. Il est question de libération de la femme d'un joug masculin d'arrière-garde.

De son mariage malheureux, elle s'échappe avec ce mot totem de l'époque « j'étouffe » et envoie valdinguer « la morale judéo-chrétienne » d'un mari qu'elle vouvoie mais à qui elle n'est pas fidèle, lorgnant du côté de Monsieur Seguin tout en regrettant de ne pas avoir accepté les avances de Peau d'âne. Travaillant fréquemment avec des auteurs vivants, Michel Raskine a commandé à Marie Dilasser, formée à l'écriture à l'ENSATT, ce texte où elle peut mélanger les contes tout en continuant à filer sa préoccupation pour l'écologie (elle a élevé des truies fut un temps !) qui traverse ses précédents écrits. Le bruit des bagnoles a remplacé celui des oiseaux nous dit la lune.

« Grognasse ! Féministe ! »

L'autre force de ce spectacle est née d'une contrainte : utiliser les objets, car c'est au Théâtre de la Licorne à Dunkerque, dédié aux compagnies pour qui l'objet et la marionnette sont essentiels, qu'il a été répété. Voici que la lune devient un parangon du miroir de Grimm et délivre ses sentences. Tout est manipulé à vue par un troisième larron au plateau, le technicien Alexandre Bazan nommé Souillon. L'utilisation astucieuse de cette boîte à jeu qui abrite 101 nains — mais aucun dalmatien — permet à Michel Raskine d'exprimer à plein sa capacité à articuler des récits burlesques (tout est ici très drôle) et alambiqués qu'il rend en définitive très fluides et limpides à l'image de ce qu'il fit jadis au Point du Jour avec, par exemple, Barbe-bleue, espoirs des femmes de Dea Loher ou Me zo gwin ha te zo dour ou Quoi être maintenant ? d'une certaine... Marie Dilasser. C'était en 2007.

Blanche-Neige, histoire d'un Prince : drôle et déjanté

Le metteur en scène Michel Raskine dynamite les contes de fées. Humour et insolence.

Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Le cliché cadre mal avec l'image que nous en donne la dramaturge, Marie Dilasser, dans cette version iconoclaste de Blanche-Neige. Dans un royaume de rivières asséchées, de montagnes aplaties et faune disparue, le prince (Marieff Guittier) a pris un coup de vieux. L'héroïne (Tibor Ockenfels) grandit démesurément en tricotant des bonnets pour ses 101 nains, enfermée à clé par un mari jaloux qui craint de la voir flirter avec Monsieur Seguin, voire Peau d'Âne. Mais à la fin de l'histoire, Blanche-Neige croquera la pomme qui condamne son prince au trépas. De quoi faire retourner dans leur tombe les Frères Grimm et même Walt Disney.

Un hommage à Méliès

Avec une écriture sèche, pleine de formules ubuesques, de jeux de langage et de mots à ne pas mettre entre toutes les oreilles, Marie Dilasser dynamite les contes de fées. Humour noir, esthétique dark, inversion des genres, la lecture de Michel Raskine vaut son pesant de cacahuètes. Dans un décor de castelet, avec des moyens volontairement artisanaux, en forme d'hommage à Georges Méliès, le metteur en scène lyonnais signe une production qui a fait l'unanimité du public et de la critique au dernier festival d'Avignon. Plébiscité par les ados, ce spectacle tous publics sillonne l'Hexagone où il sera donné une centaine de fois. Vous n'aurez aucune excuse de le rater.

EN IMAGES

FR3 COTE D'OPALE

https://www.francetvinfo.fr/culture/spectacles/theatre/au-theatre-michel-raskine-s-empare-de-blanche-neige-pour-questionner-le-genre_3464037.html

CULTURE PRIME (CE QUE NOUS DISENT LES CONTES AUJOURD'HUI...)

https://www.francetvinfo.fr/culture/spectacles/theatre/au-theatre-michel-raskine-s-empare-de-blanche-neige-pour-questionner-le-genre_3464037.html

CONFÉRENCE DE PRESSE DU FESTIVAL D'AVIGNON par LAURENT GOUMARRE

https://www.francetvinfo.fr/culture/spectacles/theatre/au-theatre-michel-raskine-s-empare-de-blanche-neige-pour-questionner-le-genre_3464037.html